

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 15 (1870)
Heft: 11

Artikel: La tactique de l'avenir [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-332368>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vigoureux de corps, ferme de caractère, supérieur de bon sens, excellent camarade, dévoué sans réserve à ses devoirs, plein d'esprit militaire et de feu sacré, il y avait en lui l'étoffe d'un officier de premier mérite. Bien des espérances étaient tournées vers ses succès ; il fût devenu sans doute l'un de nos bons instructeurs et eût honoré le canton de Vaud dans les rangs supérieurs de l'armée, comme il l'honorait déjà dans sa modeste situation. Nommé major fédéral ce printemps, il passait sa première école centrale comme officier à l'état-major fédéral lorsqu'un cruel coup de pied de cheval lui fit au genou une blessure qui l'enleva en quelques jours, à l'âge de 36 ans. Enterré militairement à Thoun, le samedi 4 juin, l'école centrale et l'école de recrues d'artillerie lui rendirent les honneurs réglementaires avec de sympathiques et spontanées adjonctions. De touchants adieux furent adressés à ce brave officier par son collègue, M. le major Gaulis, au nom de ses nombreux amis. C'est avec vérité que l'orateur a pu associer plus particulièrement tous les militaires vaudois aux hommages et aux regrets déposés sur cette tombe si prématurée.

Dans la nuit de lundi à mardi de l'avant-dernière semaine est mort subitement dans sa belle terre de *La Lance*, près Concise, le comte *Louis-Auguste de Pourtalès*, âgé de 74 ans, qui joua un rôle politique et militaire important dans le canton-principauté de Neuchâtel. Conseiller d'état en service extraordinaire, il fit partie de différentes administrations et fut pendant plusieurs années le chef distingué du corps d'artillerie neuchâtelois. Les hautes mathématiques étaient son occupation favorite et l'on a de lui un ouvrage fort estimé sur les *quantités positives et négatives en géométrie*. Depuis 1848 M. de Pourtalès partageait ses loisirs entre ses études de prédilection et la direction de l'important hôpital dont la munificence de son aïeul a doté le canton de Neuchâtel. Les solides qualités du défunt, sa générosité bien connue, son utile concours dans les entreprises d'utilité générale, sa courtoise et cordiale hospitalité lui avaient maintenu dans la vie privée toute l'estime personnelle dont il était jadis entouré dans sa vie publique.



LA TACTIQUE DE L'AVENIR.

(Suite.) (1)

L'opinion que l'action dite à la baïonnette est plutôt une pression morale qu'un engagement, se trouve plus développée encore dans les *Souvenirs militaires de la campagne d'Italie en 1859*. A propos du combat de Palestro, fort défiguré, paraît-il, par la plupart des historiens d'après les rapports officiels eux-mêmes, l'auteur donne les dramatiques et sûrs renseignements suivants :

(1) Voir notre précédent n^o.

Le 30, dès le matin, nous quittions Casal pour Prarolo, petit village sur la rive droite de la Sésia, en aval de Verceil. La division traversa le Pô sur le pont du chemin de fer; elle prit de suite à droite la route de Candia jusqu'à Terra-Nuova et arriva à Prarolo par Cérésana, en longeant la Sésia, guéable en plusieurs endroits et gardée par les Piémontais.

Pendant cette marche, les armes furent chargées pour la première fois; nous n'avions cessé d'entendre le canon sur la rive gauche, en approchant de notre destination. C'étaient les Piémontais de la division Cialdini qui chassaient les Autrichiens de Palestro, situé en face de notre position de Prarolo. Le général Cialdini devait nous faciliter, pour le lendemain, le passage et la construction des ponts. Les Autrichiens nous avaient vus arriver à Prarolo, nous nous attendions à un engagement sérieux, qui, du reste, n'était pas tenu secret par nos généraux, qui était même annoncé comme certain. Aussi les armes étaient prêtes et nous avions ordre de nous garder avec soin et en silence.

Un orage éclata, dans la soirée, sur nos bivouacs. Je n'en parlerais pas, s'il n'avait été cause d'un fait singulier et utile à rapporter, au point de vue de notre ancien armement.

Après l'orage quelques hommes se portent aux faisceaux pour nettoyer leurs armes; ils s'aperçoivent qu'elles ne sont plus en état de faire feu; elles ratent ou font long feu. Personne n'y songe davantage d'abord, mais sur l'observation des premiers hommes, d'autres vont faire la même expérience, et l'on voit successivement tous les hommes d'un bataillon décharger leurs armes, puis les recharger. Après le premier bataillon, ce fut le tour du suivant, puis des suivants encore, dans toutes les divisions. Les coups de feu successifs commencèrent à émouvoir les officiers; les défenses les plus formelles de tirer furent faites inutilement; les chefs de corps intervinrent sans pouvoir arrêter le mouvement commencé: si le feu cessait sur un point, c'était pour recommencer sur un autre, et la soirée et une partie de la nuit se passèrent dans cette agitation.

Qu'un bataillon, voire même un régiment, sans expérience de la guerre, soit un peu troublé, en attendant le combat du lendemain, cela ne surprendrait personne. Mais que trente six à quarante bataillons, dont le plus grand nombre avaient l'habitude du feu, fussent tous dans le même état, il y avait là une cause sérieuse, méritant d'être étudiée.

On avait fait la campagne d'Orient avec le fusil à parois lisses, lequel chargé met la poudre de la cartouche à l'abri de l'humidité et de la pluie. En Italie, nous avions une arme rayée dont la balle n'est forcée qu'au moment de l'explosion de la poudre. On comprend dès lors facilement que, avec une pareille arme, la pluie pénétrant dans le canon, doit nécessairement passer par les rayures qui ne sont pas obstruées par la balle, quoique l'arme soit chargée, et arriver jusqu'à la poudre.

Les premiers hommes, qui avaient fait l'expérience du mauvais état de leurs armes, avaient communiqué leurs observations à leurs camarades qui se portaient aux faisceaux à leur tour. Ceux-ci en entraînent d'autres, jusqu'au dernier l'expérience fut complète; chacun, poussé par l'instinct du combat du lendemain et de sa conservation personnelle, veut être prêt de suite à tout événement. Près de 25,000 hommes déchargèrent ainsi, les uns après les autres, leurs armes en l'air; quelques unes partirent, les autres firent long feu, mais n'en furent pas moins déchargées facilement. Cette arme en somme était une bonne arme de guerre; si même, par le mauvais temps, le premier coup est sans effet, tous les autres seront bons.

On pourrait être amené en campagne, surtout avec le Chassepot, à ne charger son arme qu'au moment de l'action, ce qui éviterait souvent trop de précipitation et de désordre dans les moments sérieux d'attente ou de surprise. Il faut beaucoup d'expérience de la guerre pour conserver toujours sa raison et son sang froid; la réflexion ne revient souvent que lorsque l'on est obligé de prendre le temps de se mettre en défense. Les cas de grandes surprises de corps entiers, ou même de divisions, *n'ayant pas le temps de charger les armes*, non-seulement ont dû être très rares, mais j'avoue que je n'en connais pas, que je les crois impossibles. J'en excepte bien entendu les troupes faisant le service des avant postes, des embuscades ou le service des sièges. On ne pourrait citer à l'appui de ces grandes surprises les exemples du maréchal Mortier à Diernstein ou du maréchal Marmont, en 1814, dans la forêt de Raismes. Il y a, en général, sauf quelques cas particuliers, plus

d'inconvénients, pour les jeunes troupes surtout, à avoir toujours les armes chargées qu'à être obligées de les charger au moment de s'en servir. De quelles fâcheuses conséquences pouvait être pour nous ce tiraillement de presque toute une nuit à Prarolo, en face des Autrichiens, s'il avait été nécessaire d'y cacher notre présence.

A cette occasion, je ne puis passer sous silence un fait qui se produisit en Crimée sous mes yeux. Au mois de janvier 1855, au petit jour, après une nuit de tourbillons de neige, pendant laquelle la température s'était considérablement abaissée, les postes avancés de la garde de police d'un régiment campé sur le plateau d'Inkermann, se croyant surpris, crient : « Aux armes ! » Au bout de quelques secondes, ils s'aperçoivent que ce n'est qu'une fausse alerte, mais il est déjà trop tard. Le régiment campé en colonne répète le cri de : « Aux armes ! » se réveille en sursaut, se lève, se précipite sur les faisceaux. Les platines étaient gelées, le cran d'arrêt de presque toutes les armes contenait un peu d'humidité congelée, mêlée à de la graisse durcie qui l'avait obstrué. Les hommes en voulant armer, abandonnent le chien qu'ils croient soutenu par le cran d'arrêt, et le coup part.

Il ne faisait pas jour encore, chaque homme ne laisse partir que son premier coup de feu, j'ai dit que l'on était campé en colonne. La première division de la colonne croit être attaquée par derrière, la deuxième se croit entourée et attaquée partout à la fois, il en est de même de toutes les autres divisions, et pendant dix minutes le désordre est au comble ; les officiers ne sont plus rien, le mouvement se communiqua comme la foudre à tous les régiments voisins ; il n'y eut personne de blessé, heureusement ! Un peu de réflexion aurait suffi pour faire comprendre à chacun qu'il ne pouvait être surpris dans de pareilles conditions ; ce moment de réflexion naissait par la nécessité du chargement préalable de l'arme.

Le 31 mai, dès la pointe du jour, nous nous mettions en marche de Prarolo pour passer la Sésia et nous rendre à Palestro. Les bagages, protégés par un bataillon, devaient se rendre à Confienza. Une partie de la nuit avait été employée par les équipages, sous les ordres du général Lebœuf, à construire trois ponts sur la rivière. Ils étaient terminés au début du mouvement, mais les eaux du torrent qui grossissaient fortement dès le matin, par suite des pluies de la nuit, forcèrent de replier deux de ces ponts, pour n'en faire qu'un suffisant. Cette opération fut assez longue : les premières troupes françaises ne prirent pied, sur la rive gauche de la Sésia, que vers sept heures du matin.

Deux divisions du corps étaient déjà passées quand le canon se fit entendre de nouveau. La division à laquelle j'appartenais fut retenue sur la rive droite, pour protéger les ponts et le passage en cas d'attaque de ce côté venant de Candia. Le canon se faisait toujours entendre, le combat de la rive gauche devenait sérieux ; malgré cette action, tous les bagages du corps défilaient sur le pont, se rapprochant ainsi du lieu de l'action. Cette circonstance nous donnait à tous une profonde sécurité, car il n'est pas d'usage, en cas de danger pressant, d'appeler les impedimenta avant les troupes disponibles.

Pendant le défilé des bagages, nous aperçûmes remontant la Sésia par la rive gauche, une forte colonne ennemie qui nous présentait le flanc et pouvait apercevoir aussi le pont et les bagages qui le traversaient. Son but évident était de venir s'en emparer, puis de contribuer à l'attaque générale de Palestro avec les autres colonnes autrichiennes s'avancant de Robbio, pour rejeter sur Verceil tout ce qui pouvait se trouver déjà sur la rive gauche de la rivière.

Je ne me propose pas de raconter le combat de Palestro ni de le décrire ; il est connu, tout le monde en a parlé ; mais il est nécessaire de savoir que cette colonne était celle de gauche des attaques autrichiennes ; elle était composée d'une brigade entière de 5 à 6000 hommes sous les ordres du général Szabo, faisant partie d'un corps de 20,000 hommes, commandé par le général Zobel.

Le chef de cette colonne nous voyait en nombre assez considérable, l'arme au pied ; de l'autre côté de la rivière ; il voyait aussi nos bagages passer les ponts, sous ses yeux, avec une sécurité parfaite. L'idée lui vint-elle qu'il allait se heurter à des troupes bien plus considérables en nombre à celles qu'il apercevait et qui protégeaient nécessairement les bagages, ou espérait-il une faute grossière de notre part, lui permettant un heureux coup de main ? Je crois cette dernière supposition la plus juste, comme semblèrent me le prouver les recherches que je fis plus tard dans la journée sur le champ de bataille, recherches qui, pour moi, me confirmèrent.

rent dans l'idée d'une extrême confiance et d'une grande sécurité de la part de nos ennemis. Avec un peu plus d'expérience de la guerre, le chef de cette colonne se serait moins aventuré et ne se serait pas exposé à un désastre presque certain.

C'est sa défaite par le 3^e de zouaves, commandé par le colonel de Chabron, qui fit la gloire de la journée.

J'ai dit que cette colonne nous présentait le flanc. Elles nous paraissaient très profonde avec un faible front. Les hommes, la baïonnette au canon, avançaient avec une indécision et un flottement sensibles, précédés de quelques coups de feu. La tête de cette colonne commençait à s'engager, mais nous ne pouvions savoir contre qui, attendu qu'en suivant sa route, elle faisait sur sa droite un coude qui l'éloignait de nous pour la rapprocher des siens. Nous pouvions surtout l'apercevoir au passage du pont de la Busca, ruisseau qui, très encaissé près de son embouchure, vient se jeter dans la Sésia en face du point que nous occupions. Nous n'étions pas à plus de 800 mètres, mais la rive gauche de la Sésia, de beaucoup la plus élevée des deux, ne laissait apparaître pour nous que des baïonnettes et des schakos. Une batterie de la division n'en essaya pas moins son feu, se servant pour la première fois des boulets-obus cylindro-coniques. Tirant de bas en haut, ses boulets s'inséraient dans le talus ou ricochaient par-dessus la colonne sans l'atteindre; les mèches n'étaient pas calculées pour une aussi faible distance. La batterie fit, en réalité, peu d'effet, mais elle nous parut agir sur le moral de la colonne, qui nous sembla s'éloigner; cependant elle ne faisait que suivre la route qui faisait un coude prononcé que nous ne pouvions voir: elle mit deux pièces en batterie pour nous répondre. Ces deux pièces ne nous firent aucun mal, elles changèrent bientôt la direction de leur feu, cherchant à atteindre le pont.

Pendant l'échange de ces quelques coups de canon, une compagnie du 3^e de zouaves se déployait en tirailleurs, sur le flanc de la colonne, au dessous d'un talus abrupt et face aux deux pièces dont nous venons de parler, sur la même rive, près du point où la colonne, qui continuait à avancer, faisait un angle pour suivre le coude de la route qui l'éloignait de nous et du feu de notre batterie. Les tirailleurs, dans un terrain bas, ne devaient pas être aperçus des Autrichiens qui ne voyaient que nous sur l'autre rive de la Sésia.

On entend à peine quelques coups de feu et les tirailleurs disparaissent à nos yeux. Mais un instant après toute la colonne fait un demi-tour simultané pour battre en retraite bien plus rapidement qu'elle ne s'avancait. Ceux qui se retiraient du combat avec le plus de promptitude n'étaient pas les plus exposés, mais bien les hommes du centre et de la queue de la colonne, dont le devoir eût été d'appuyer, de protéger la tête. Il nous avait donc semblé que les Autrichiens qui n'avaient pas cherché à se déployer, ou qui n'en avaient pas eu le temps, étaient hattus par une attaque de flanc du 3^e zouaves.

En moins de vingt minutes, tout avait disparu à nos yeux, aux cris de joie de la division, et une heure après nous avons passé la Sésia fort tranquillement; nous établissions nos bivouacs en arrière du champ de bataille, entre la Sésia et Palestro, autour duquel se trouvaient concentrées, vers midi, quatre divisions d'infanterie piémontaise, trois divisions d'infanterie française, deux divisions de cavalerie des deux nations, au moins 60,000 hommes, contre lesquels étaient venus se heurter, sans s'en douter, 20,000 Autrichiens qui n'ont eu affaire, du reste, qu'à deux divisions piémontaises et au 3^e de zouaves, que l'empereur avait détaché du 5^e corps pour opérer avec les Piémontais et nous le passage de la Sésia. Ainsi se trouvait expliqué ce qui m'avait été dit à l'état major du roi: « Le 3^e corps nous est adjoint. »

Pendant le passage, les officiers des pontonniers nous disaient qu'ils étaient en retard, qu'on les pressait d'enlever leurs ponts pour les reporter plus loin. Ils ne pouvaient aller qu'au Tessin. A quatre heures, tous les équipages étaient repliés sur la rive droite; nous pouvions nous croire sans ligne de retraite, elle n'était que changée et remontait la rive gauche sur Verceil. Dans les corps de troupe, ces choses-là doivent se deviner, car personne ne les dit; cependant la ligne de retraite assurée augmente singulièrement la confiance de la troupe. Il ne suffit pas que l'état-major ait cette confiance, il faut qu'il sache la communiquer aux troupes qu'il est chargé de diriger, afin de leur laisser la valeur et toute l'énergie possibles.

A peine nos bivouacs étaient-ils établis, que je m'empressai d'aller visiter le

champ de bataille, accompagné d'un officier d'état-major de la division, afin de me rendre un compte plus exact des événements. Les zouaves reprenaient leur campement du matin, leurs cuisines fonctionnaient déjà avec la plus grande activité et un entrain remarquable. Leurs grand'gardes étaient placées au coude de la route de Palestro à Rosasco, à la jonction de cette route avec le chemin qui mène à leur camp; un poste avancé à la ferme et au pont de la Busca, sur la route; un autre sur la rive gauche de la Sésia, près d'un fossé profond infranchissable, qui le séparait de l'escarpement au sommet duquel avaient été placées, pendant le combat, les deux pièces ennemies dont nous avons parlé. Le camp des zouaves était couvert du côté de la route par un bouquet de bois, puis par un fossé profond. Il devenait dès lors évident que les tirailleurs de zouaves n'avaient dû être aperçus que très tard par les Autrichiens, que le fossé empêchait de s'éclairer de leur côté à une distance suffisante. Les pièces mises en batterie au dessus d'un escarpement ne pouvaient avoir un tir assez plongeant pour les atteindre dès qu'ils furent aperçus. Deux bataillons du 3^e zouaves, couverts par ces tirailleurs, passèrent donc le fossé à un gué, en face du coude de la route, sans être inquiétés, sur un front de dix à douze hommes-au plus; après le passage, ils gravirent l'escarpement, ne pouvant voir ce qu'ils avaient devant eux et sur le plateau, s'en apercevant trop tard pour reculer, ils n'étaient plus qu'à vingt pas de la colonne ennemie.

Quoique sur un faible front, à cette distance leur attaque fut impétueuse. Ils traversèrent la colonne autrichienne en face le coude de la route, (1) laissant deux bataillons en avant sur cette route, deux entre le coude et le pont de la Busca et deux encore en arrière de ce pont, présentant presque tous le flanc à l'attaque.

Les deux bataillons de la tête de la colonne, après avoir fait face à Palestro par un à-gauche, battent en retraite en désordre, parallèlement à la Busca et à la deuxième direction de la route après le coude; les deux autres, dans l'impossibilité de se déployer soit à leur gauche, par le fossé, soit à leur droite, par les premiers bataillons en retraite, restent en colonne sur la route pour se retirer. Ils sont poursuivis par les zouaves, qui de fait, avaient peu d'hommes à combattre de front, mais beaucoup en profondeur, se ruant les uns sur les autres, se poussant afin de se mettre à l'abri le plus promptement possible derrière la rivière qu'ils venaient de traverser.

Je laisse au lecteur le soin de découvrir la part réelle et possible de la baïonnette dans ce combat.

La position des morts et des blessés prouvait jusqu'à l'évidence la véracité des faits que je viens d'avancer. Quelques zouaves morts, mais en très petit nombre, étaient sur l'escarpement qu'ils avaient à franchir. De la route, depuis son coude, point d'attaque, jusqu'à la Busca; il n'y avait plus que des Autrichiens en nombre considérable et bien plus rapprochés les uns des autres, le long de la route à une centaine de mètres que dans les champs. On comprend aisément qu'au pont, où il y eut un semblant de résistance de la part de l'ennemi, l'encombrement avait dû être effroyable, instantané! Il y avait, pêle-mêle, quelques zouaves, avec des monceaux de cadavres autrichiens. La cour de la ferme était comblée par des armes et des bagages abandonnés. Les pièces en batterie sur l'escarpement n'avaient trouvé aucune issue pour se retirer; l'une d'elles, avec ses quatre chevaux, ses deux conducteurs et son caisson, avait été précipitée à gauche du pont dans les escarpements profonds de la Busca; il n'était pas possible de les en retirer. Les bois qui couvrent les rives de la Busca étaient remplis de morts et de mourants. *Des coups de baïonnette point.* Des quatre bataillons autrichiens qui avaient passé la rivière, une grande partie avait dû être noyée; ils s'étaient précipités les uns sur les autres dans son lit rapide et profond.

Les zouaves, après avoir atteint à leur tour la rive droite de la Busca, avaient continué la poursuite sur la rive gauche, mais en venant passer tous successivement le pont de la Busca. Sur la rive gauche, après le passage du pont, les morts y étaient rares, les blessés encore plus rares, il n'y avait toujours pas de coups de baïonnette. L'ennemi avait dû commencer à se couvrir et à se dérober pendant le défilé successif des zouaves sur le pont; l'ennemi, il est vrai, devait être fort réduit et les zouaves fort dispersés.

(1) Les zouaves étaient aussi pour ainsi dire par le flanc.

Enfin ce piquant récit du combat de Palestro est complété par une lettre à l'auteur de quelques articles sur ce sujet (M. le capitaine Puaux) publiée dans le *Spectateur militaire* de mai 1870 et comprenant ce qui suit :

Mais, tout en acceptant vos théories jusqu'à un certain point, permettez moi de vous dire que vous les appuyez, dans la citation que vous faites du combat de Palestro, sur une narration toute de fantaisie, faite à l'usage du lecteur et pour la plus grande gloire de l'écrivain, car le 3^e zouaves se suffit à lui-même.

J'ai donc été bien malheureux dans le numéro du 15 octobre 1869, quand, de la page 16 à la page 23, j'ai essayé, sous forme de journal, de faire comprendre l'épisode du 3^e zouaves. J'ai peut-être été diffus, je le veux bien, si je n'ai pas été compris ; mais, bien loin d'avoir trop délayé l'action, ma narration n'était pas suffisante, puisqu'elle n'a pu vous servir, et cependant j'étais sincère et vrai, sans exagération. Je suis un témoin désintéressé, je ne parle pas de mes prouesses, car si j'avais fait des prouesses je n'aurais rien vu. Je pensais que le tableau du champ de l'action du 3^e zouaves, complété par les rapports, fixerait les idées sur cette affaire. Je me suis trompé et je me complète.

J'ai un croquis du combat depuis 11 ans, levé 2 heures après la bataille, sur place, pendant que l'on enlevait les morts et les blessés ; il diffère des plans de la guerre sur le combat de Palestro reproduits dans l'ouvrage ministériel, en ce que le ruisseau très profond qui séparait le 3^e zouaves de la colonne autrichienne se jette dans la Sésia un peu avant l'embouchure de la Busca dans cette même Sésia, et non à cette embouchure même. C'est entre ce ruisseau fangeux, profond, et la Busca, que se plaça, près de l'embouchure et du pont, une partie de la batterie autrichienne prise par le 3^e zouaves. Je répète que, du point d'où j'observais le combat, d'où je le suivais avec anxiété, on pouvait tout voir ; mais je n'ai relevé, dans ma narration du numéro du 15 octobre, que ce qui m'avait particulièrement frappé. J'en appelle au témoignage, au souvenir du commandant d'état-major Bocquet, aujourd'hui à la division de cavalerie du 4^e corps, alors aide-de-camp du général Bourbaki, lequel, au milieu du 18^e bataillon de chasseurs, commandé par M. Avril de l'Enclos, et de la batterie du commandant Soleille, suivait de sa jumelle les péripéties du combat. Si je précise autant, c'est pour faire voir combien mes souvenirs sont encore exacts et profonds.

J'entre en matière et je reproduis vos citations. « Au premier bruit du combat le colonel de Chabron fait mettre ses zouaves en bataille derrière un rideau de peupliers. »

— C'est vrai ; c'était son front de bandière.

— « Quatre compagnies sont déployées immédiatement en tirailleurs au milieu des blés. »

Non. — En avant des peupliers assez fourrés sur ce point, et le long du ruisseau fangeux et profond qu'ils ne pouvaient traverser, dans une direction perpendiculaire à la ligne du front de bandière, appuyée à la Sésia, tandis que la direction du ruisseau, presque parallèle à cette rivière, la coupe à son embouchure sous un angle très aigu. La compagnie de droite des tirailleurs, celle que nous apercevions dans cette position, était à 800, près de 1000 mètres, du camp des zouaves. Non certes, vous avez mille fois raison, « l'officier supérieur qui commandait les zouaves ne perdit pas un temps précieux à répartir ses tirailleurs en tirailleurs proprement dits, réserves, etc., etc. » Mais, ce qu'il ne fit pas, l'instinct, le devoir du commandant de compagnie le fit faire pour lui. Ce dernier plaça des réserves échelonnées et embusquées en arrière de ses tirailleurs le long de la Sésia. Il est bon de faire remarquer que ces tirailleurs ne pouvaient voir ni la colonne autrichienne, dont nous apercevions à peine les schakos et les baïonnettes, quoique placés sur un terrain plus élevé qu'eux, ni en être vus, comme je le constate à la page 17 du numéro du 15 octobre. Si bien que, pendant le combat engagé et suivi par le colonel de Chabron, cette compagnie ne put que rester en place, contre le ruisseau infranchissable, ou suivre la colonne profonde que les zouaves furent forcés de former pour franchir un gué étroit qui était voisin de la naissance du ruisseau (1).

Vous citez toujours : « Les zouaves marchent à l'attaque formés en colonne. Cette colonne est fortement éprouvée par une batterie et par les chasseurs tyroliens. »

(1) C'est sur cet emplacement qu'une grand'garde fut établie après le combat.

— Ils ne pouvaient ni voir ni savoir ; ils n'étaient ni sus, ni vus (*Spectateur* du 15 octobre, pages 19 et 20). — « Comme ils marchaient sans tirer ⁽¹⁾, les zouaves « avaient déjà beaucoup de morts et de blessés sans avoir combattu. » — Ils ne avaient peu, très peu relativement ; le boulet qui emporta le capitaine adjudant-major Drut ne lui était pas destiné ; c'était un boulet perdu, arrivé par-dessus le rideau des peupliers, rideau très peu élevé, mais suffisant pour dérober les zouaves à la vue de la batterie ennemie.

« Ils n'en continuent pas moins leur course, au son de la charge, contre la batterie qu'ils veulent enlever ; des tirailleurs embusqués ouvrent une fusillade « presque à bout portant, des boîtes à mitraille, etc., renversent les premiers rangs, « et les zouaves, en colonne, continuent à marcher, se jettent dans l'eau, franchissent la berge opposée pour faire usage de leurs armes. La batterie est prise à la « baïonnette... l'infanterie culbutée, etc., etc. Tel est le haut fait d'armes de Pa-
« lestro. »

Dites-moi, est-ce ainsi que vous l'avez vu ? C'est de la fable, de la fantaisie, du poétisme, du rêve, et vous venez nous parler de pratique. Les zouaves ne marchaient pas contre la batterie, ils l'avaient en flanc ; ils en étaient séparés et ils étaient masqués par le rideau de peupliers dont vous constatez l'existence, attendu que le gué vers lequel ils étaient forcés de se diriger était en amont de la masse des peupliers, et lui même masqué par ces peupliers ; c'est pour cela que les tirailleurs restés le long du ruisseau fangeux ne purent tout au plus que suivre la colonne du colonel de Chabron. Ce dernier, une fois formé en bataille sur son front de bannière et couvert par ses tirailleurs, ne put se diriger devant lui sur un terrain allant en se rétrécissant entre le ruisseau et la Sesia ; il fit rompre à gauche, en se dirigeant en colonne sur le gué qui joua un si grand rôle dans le combat, et qui rétrécit encore le front de la colonne, ne permettant qu'à un petit nombre d'hommes de passer à la fois. Le reste, comme dans le numéro du 15 octobre, l'aspect du terrain, sa forme physique, la topographie des lieux seule, s'oppose à la vérité de la narration que vous rapportez. Le fait de deux colonnes profondes sur un front de six hommes, se traversant, est bien plus extraordinaire, avouez-le.

C'est ainsi que l'on écrit les combats à la baïonnette, que l'on tire des conclusions de simplicité pratique, *car il faut s'aborder*.

La cavalerie abordait dans ses charges à fond à trente pas.

L'infanterie, avec le fusil à pierre, abordait avec la baïonnette à trente pas ; il faut avec le fusil rayé de cinquante à soixante pas ; avec le fusil à tir rapide, elle abordera à la baïonnette à près de cent pas, et ce sera fort joli. Ne poussez pas plus loin, vous prépareriez un désastre. Et voilà pourquoi, avec les perfectionnements de l'armement, le pour cent des pertes sur l'effectif général engagé dans une bataille générale va en diminuant, tout en précipitant la solution du problème pour lequel la campagne est menée.

Par ces diverses citations, on voit que l'auteur parle en profonde connaissance de cause des matières qu'il traite. Ayant de beaux états de services, observateur vigilant et perspicace, il a beaucoup vu ; en outre il a beaucoup réfléchi, et ses jugements, toujours basés sur les faits historiques, méritent une considération sérieuse. Essayons maintenant de donner une idée aussi claire que possible de son système.

Et d'abord il n'a pas la prétention d'avoir précisément un système ; il se borne modestement à signaler quelques points de la tactique à l'étude des officiers.

« Sous la pression, dit-il ⁽²⁾, du feu précipité, étudié, ajusté, l'ordre linéaire aminci de l'empire s'amincit encore et devient le tirailleur. La colonne elle-même qui le suit, ne supporte plus le feu et devient encore le tirailleur. Toute l'armée devient le tirailleur sans appui, sans soutien, plus près d'un désastre que d'un succès.

« Voilà le danger apparent, palpable, sensible. Dans cet état, le commandement disparaît entièrement, et le colonel, le général, sa canne à la main, n'a même plus la puissance du plus simple de ses tirailleurs avec son arme. Si par

(1) Ils ne voyaient rien devant eux.

(2) Broch. III, p. 11.

suite le bon sens a condamné ce qu'on veut appeler l'enthousiasme de l'armée en Afrique, en Crimée et en Italie, je crois que le jugement a été trop sévère quand il a maintenu dans les manœuvres de 1862, les principes de l'école linéaire. Une des raisons qui a dû prévaloir, c'est le grand inconvénient du tiraillement, du feu à volonté, l'absence du feu à commandement qui a fait la force de cette école.

« Mais ce qui fait la force du système moderne, c'est le résultat acquis, le succès incessant, final, du mélange heureux du tirailleur et de la colonne.

« Il me semble, dès l'abord, qu'il y aurait un premier principe à faire prévaloir dans le système du mélange dont je viens de parler plus haut, de l'ordre trop aminci et de la colonne. C'est :

« *Le feu à commandement substitué au feu facultatif.* »

« Il y a un deuxième principe qui, ayant appartenu à tous les temps et à toutes les écoles, est devenu un axiome.

« Toute troupe destinée à combattre, quel que soit son effectif, doit être divisée en trois parties.

« La 1^{re} pour l'attaque effective.

« La 2^{me} pour la fausse attaque.

« La 3^{me} pour la réserve. »

« La fausse attaque peut devenir l'attaque effective, la réserve peut être amenée à une fausse attaque et le plus souvent à une attaque effective.

« C'est avec l'application, la réglementation de ces deux principes qu'il faut arriver à régulariser le combat, à instruire le tirailleur et à créer l'école de la tactique moderne. »

L'auteur appelle son ordre nouveau *l'ordre perpendiculaire*, dénomination à laquelle il n'attache d'ailleurs d'autre importance que celle de fournir un moyen de s'entendre dans la discussion. Il réforme la progression de l'instruction de manière à introduire dans l'école du soldat le tir à la cible et dans l'école de peloton celle des tirailleurs avec feu au commandement.

Le peloton qui se déploie a huit escouades, il est destiné à former trois lignes de la manière suivante :

Sur la première ligne, trois escouades, les hommes placés sur un rang, à peu près coude à coude ou groupés, mais en tout cas embusqués ou couchés ; un seul, le chef d'escouade, s'il n'est pas debout et démasqué, doit être en position de parfaitement voir ce qui se passe autour de lui. Les trois escouades seront séparées par un intervalle déterminé par l'espace à couvrir.

Sur la deuxième ligne, deux escouades disposées comme celle de la première ligne et en arrière des intervalles de cette ligne.

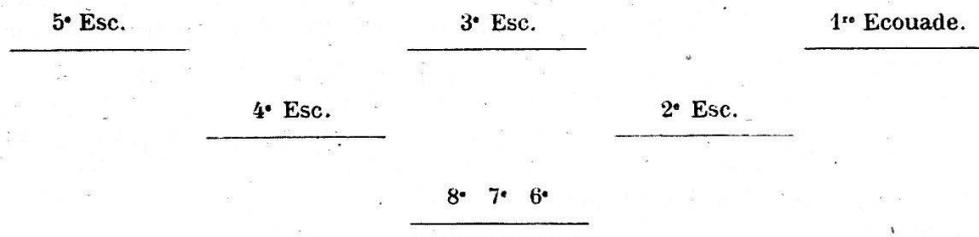
Sur la troisième ligne, trois escouades formées derrière le centre de déploiement sur deux rangs

Dans cette formation, la première ligne est destinée à l'attaque effective, la deuxième ligne à la fausse attaque, la troisième ligne à la réserve.

En première ligne, comme en deuxième ligne, le chef d'escouade étant presque seul en vue ou exposé, ordonne le feu et le fait cesser.

« Je crois, dit l'auteur, cette éducation possible, car je l'ai vu pratiquer à peu près de cette façon sur le terrain de Tempelhoff, en 1837, près de Berlin. »

Voici la figure que présentera le peloton.



Les distances sont à déterminer en profondeur, selon la nature du sol. Quant au mode d'action de la compagnie déployée l'auteur le comprend de la manière suivante :

La première ligne engage le feu et avance autant que possible ; la deuxième ligne soutient et suit le mouvement de la première, l'atteint au besoin, la dépasse si elle peut et l'entraîne encore ; la troisième ligne agit de même par rapport aux deux premières. Dans aucun cas il n'admet que les tirailleurs se rabattent sur la réserve, il veut que toujours la réserve se porte en avant au secours des tirailleurs. Si dans ces différents mouvements la deuxième ou la troisième ligne arrive à dépasser la première sans l'entraîner, il est du devoir du chef de la première ligne de la rallier immédiatement, derrière les lignes qui se sont portées en avant en se déployant, et de leur servir de soutien et de réserve pour opérer de la même façon.

Il arrivera un moment où toute la compagnie trouvant une sérieuse résistance s'arrêtera ; les réserves du bataillon dont elle fait partie se porteront à leur tour en avant. Dans le combat on doit encore accepter une règle générale, c'est que les réserves et les troupes de soutien ne doivent avancer que quand les troupes engagées ont produit leur maximum d'effet utile, c'est-à-dire lorsqu'elles se sont arrêtées, si elles doivent se porter en avant, ou si elles commencent à fléchir quand elles ont ordre de rester sur place.

En général, le chef doit résister le plus longtemps possible à la demande de secours faite par son subordonné engagé et qui n'apprécie pas avec un sang-froid suffisant sa position relative ; les réserves doivent être ménagées jusqu'à la dernière extrémité, car elles décident du résultat final.

(A suivre.)



BIBLIOGRAPHIE.

Campagnes de l'armée d'Afrique, 1835-1839, par le duc d'Orléans. Publié par ses fils, avec un portrait de l'auteur et une carte de l'Algérie. 1 fort volume in-8°. — Paris, 1870, Michel Lévy frères, éditeurs. Prix, fr. 7 50.

Voici un ouvrage appelé sans nul doute à un grand retentissement et à un succès durable, un livre vraiment princier par le fonds et par la forme, aussi riche de faits et substantiel d'aperçus que plein d'élégance et de charme de narration. Il provient de notes du feu duc d'Orléans sur ses campagnes en Afrique, mises au net et publiées par ses fils, le comte de Paris et le duc de Chartres.

La tombe et l'exil s'associent donc, mais sans qu'on aperçoive trop au ton du style, pour mettre au jour cette œuvre capitale des annales militaires contemporaines. Elle y prendra d'emblée une place importante en aidant à combler une lacune qui fait toujours peine à constater. On sait, en effet, que la conquête de l'Algérie attend encore son historien. On a bien quelques précieux fragments de plusieurs de ses épisodes ; on a beaucoup d'opuscules et de brochures sur divers incidents politiques et militaires ; on a aussi les excellentes *annales* de Pélissier ; mais pas encore un récit général et complet comme on en possède sur d'autres périodes de l'histoire de France.

Sans vouloir ici rechercher les causes complexes d'une aussi regrettable lacune, on peut bien admettre qu'une des principales tient à la nature même de ces guerres. Cette nature est toute particulière ; elle ne ressemble à aucune autre, surtout pas à celle des guerres européennes. L'ennemi lui-même y est peu redoutable comme lutteur ; mais son terrain et sa mobilité le sont beaucoup. Les plus grands efforts ne se font pas dans le combat, mais dans la marche et pour la subsistance. Les engagements n'y font certainement pas défaut, les vastes opérations non plus ; ils demandent même de la part des acteurs une énergie et une bravoure tenace dont on n'a pas un besoin aussi constant ailleurs. Avec cela le *jeu* de la